



APPEL A TEXTES

Numéro 4 :

CENSURÉ

La revue **Le bruit du monde** publie des extraits de textes destinés à la scène d'auteur-e-s en « émergence ». Ces textes sont rassemblés autour d'un thème, afin de rendre compte de la diversité de notre génération et d'en faire une force pour réfléchir le monde.

www.lbdm-revue.com

« L'époque contemporaine tente d'institutionnaliser la révolte et de faire coexister la subversion et la subvention. Cette société qui prétend pacifier les conflits sociaux, prétend aussi accepter l'anticonformisme systématique des arts émancipés. Il lui faudra apporter la preuve qu'elle n'a pas ouvert ses temples à un art insoumis dans le seul but d'en neutraliser les forces explosives. »

Rainer Rochlitz, *Subversion et subvention*.

Théo d'Argence, Roméo Castellucci, Paul McCarthy, *Oh Boy!*, *Les Squames*, *Espaces Magnétiques*, Diane Ducruet, Olivier Dubois, *Tomboy*, Brett Bailey, Angoulême 2009, La Panacée 2014, *Madagascar 1947*, Christian Ubl, *Piss Christ*, *Golgota Picnic*, Blanc-Mesnil, *Dear Future Mom...* qu'ont ces propositions artistiques en commun qui puisse expliquer leur interdiction ? Depuis quelques années, il semble que nos tabous se déplacent. Les mots « homophobe », « nationalisme », « xénophobe », « néo-nazisme » sont en voie de réhabilitation et d'autres comme « étranger », « genre », « féministe », « chômeur », cristallisent désormais les tensions. Face à la banalisation du racisme, de la misogynie, des extrémismes et de la violence, pourquoi s'étonner de voir des œuvres démantelées, des pièces annulées, et des élus, des professeurs ou des directeurs de lieux se réclamer sans rougir de la censure ?

Qu'est-ce qui fait réellement scandale aujourd'hui ? Qui est arbitrairement réduit au silence ? Par qui ? La censure, en tant que pouvoir exercé par une institution, un groupe ou un individu, s'en prend à ce qui vient questionner l'ordre établi, à ce qui crée du « dés-ordre », ce qui « fait désordre ». À ce qui vient contredire une certaine représentation des hommes et des femmes par eux/elles-mêmes, une vision du monde figée, rassurante. C'est d'ailleurs souvent moins la teneur du propos qui est attaquée que ce qu'il vient remettre en question. À cet égard, la censure est loin d'être le fait de la pensée dominante. Elle peut se manifester chez certains groupuscules, religieux ou politiques, plus ou moins violents. On trouve aussi des philosophies alternatives plus intolérantes que l'intolérance qu'elles dénoncent, forgeant de nouvelles morales au nom de la défense de la liberté individuelle, refusant le dialogue, versant dans la démagogie ou le racisme culturel.

Il faut cependant remettre les choses à leur échelle. Nous ne connaissons pas une répression comparable à celles qui sévissent en Chine ou en Iran et les conséquences de la censure des pages Facebook ou des sites de soutien à la Palestine n'ont pas le même impact ici et là-bas. Pourtant, dans notre société, d'autres mécanismes semblent à l'œuvre qui empêchent les individus de se faire entendre. On dit : « La dictature, c'est ferme ta gueule, la démocratie, c'est cause toujours. » Je pense ceci, tu penses cela, pas la peine d'en parler puisqu'*on a le droit de ne pas être d'accord*. D'ailleurs, ne pas être d'accord et le dire n'est pas un problème. Ce qui est un problème, c'est de proposer autre chose. D'oser rêver, d'oser inventer. D'oser opposer à la morale la responsabilité libre. C'est ainsi que, pour museler les imaginaires et traquer le débat citoyen, semble s'être mis en place un puissant système d'autocensure de l'être, de la langue, de la pensée, de l'engagement, du rêve lui-même, à coup de honte, de découragement, voire de désespoir.

Ces discours « néocenseurs », quelle que soit leur orientation, ont tous, si ce n'est le même but, au moins le même effet : mettre en crise la légitimité des individus au point qu'ils s'interdisent eux-mêmes toute prise de position ontologique, politique et/ou poétique dans le monde. On les voit sévir dans la sphère publique comme dans la sphère privée, à travers la surveillance des réseaux sociaux et des stratégies marketing. L'efficacité et la détestation de soi s'imposent comme mots d'ordres d'une structure sociétale qui fait de ses citoyens les geôliers de leur propre existence, paralyse les esprits pour les transformer en égos ambulants, obsédés par leur image et effrayés par leur propre reflet, tout en écartant ce qui fait de l'ombre au tableau – l'homosexualité, le militantisme, la pauvreté, le handicap, la maladie, la vieillesse. La consommation propose satisfaction à notre besoin de consolation, encourageant l'épidémie de normopathie qui frappe les jeunes générations. L'engagement lui-même devient paresseux, sacrifiant la pensée aux postures et aux formules toutes faites, et la prise de parole à la démonstration violente.

Face aux Caritas, aux Manif pour Tous, aux élus despotiques, aux moralistes alternatifs, peut-être ne faut-il pas tomber dans une dénonciation naïve de l'hypocrisie de notre société, ni la juger, la « censurer » à notre tour, mais plutôt s'interroger sur ce dont ces constats font symptômes et sur les portes qu'ils ouvrent malgré eux. En quoi et comment la censure peut-elle générer de la prise de parole ou rendre visible ce qui ne l'était pas (Pussy Riot, mobilisation LGBT, Mad Pride, Festival Jerk Off) ? Toute censure n'est-elle pas l'occasion d'une réinvention ? Quant à nous, à quel moment choisissons-nous de nous taire ou quand privons-nous l'autre de sa parole ? Alors que les extrémismes s'affichent de manière décomplexée, comment poser une limite ? Que penser du « politiquement correct » ? Y a-t-il des violences nécessaires ? La liberté d'expression comme institution constitue-t-elle une forme de régulation de la contestation ? Quels sont les autres lieux de censure ? Entre élitisme et populisme, comment l'artiste se positionne-t-il/elle face aux systèmes qui lui permettent d'exister, aux demandes et aux accusations qui lui sont portées ? Comment l'auteur-e peut-il/elle explorer la langue française, briser les contours de son académisme, échapper à ses axiomes formalistes pour proposer une langue réellement subversive, c'est-à-dire vivante, en opposition à une langue « subventionnée », une langue-marchandise ? Comment arracher l'art à la morale et au pouvoir pour le rendre au politique et à la poésie ? De même, que signifie défendre le théâtre comme « genre » littéraire ? En tant qu'auteur-e-s pour la scène, ne sommes-nous pas frustré-e-s de nous entendre dire que ce que nous écrivons « n'est pas du théâtre », mais du récit, mais de la poésie, alors que les metteurs en scène s'emparent de textes dits « non-théâtraux » depuis plusieurs décennies ? Tous les genres ne sont-ils pas à questionner ? Enfin, peut-on voir dans le renouveau des censures auquel nous assistons une tentative d'ordonnement du chaos dans laquelle notre époque est plongée, une réaction face aux bouleversements des codes, à l'invention de nouveaux repères sociétaux, soit à un mouvement en marche dont on pourrait se réjouir ? Ou faut-il au contraire s'inquiéter du devenir d'une génération surgie en pleine crise des représentations, éduquée à la prise de parole irresponsable, au musellement des idées, à la négation du sens de l'Histoire et à la marginalisation des corps étrangers ?

Si vous êtes sensible à ces enjeux, nous vous invitons à vous joindre au débat et à nous envoyer **votre texte en version intégrale et anonyme** , ainsi que **vos coordonnées dans un fichier séparé, avant le vendredi 26 juin 2015** , à l'adresse suivante : **lebruitdumonderevue@gmail.com** ; avec en objet : **« TEXTE Censuré »** .

Le comité de lecture vous fera part de ses retours et proposera une sélection d'extraits des textes retenus pour la publication.

Prenez la parole. Faites du bruit !

La rédaction